

Une rencontre

par Martin M.

ON LES AVAIT BAPTISÉS les grands vexateurs de l'humanité. C'était une poignée d'esprits supérieurs, désabusés et insensibles, qui avait employé toute leur intelligence à chasser l'espèce de ce piédestal où elle s'était abusivement hissée, et à la remettre à la place qui lui revenait, dans les cloaques de cette planète dépravée que certains auteurs avaient nommée la sentine de l'univers.

Il y avait eu Nicolas Copernic, ce chanoine polonais qui avait retourné le système solaire d'un grand coup de pied dans les écliptiques, envoyant dinguer avec elles tous ces théologiens vaniteux qui prétendaient que la Terre était le nombril de la création ; il y avait eu Charles Darwin, ce barbu anglais qui avait remonté si loin l'arbre généalogique de la race, qu'il avait fini par y rencontrer des sortes de lémuriens, des homards aux formes abominables, et finalement rien moins que du phytoplancton ; il y avait eu Sigmund Freud, ce pince-sans-rire autrichien qui avait désavoué le moi et la conscience, pour réduire le spectacle de la vie psychique

à un défilé de seins hilares et de phallus en goguette. Tous ils avaient craché le venin de leur pensée à la figure de leurs contemporains, récoltant partout la censure et l'opprobre, et tous ils avaient gardé leur fierté et leur assurance, cette assurance inébranlable qui distingue ceux qui marchent d'un pas confiant sur la ligne de crête de la vérité.

Je dois dire que ça m'avait tarabusté, moi, dans ma jeunesse, ces grandes considérations sur la place de l'homme dans l'espace et le temps, de même que ces doutes sur les prétentions de la substance pensante. Et souvent je m'étais demandé : quel serait le prochain représentant de cette maudite engeance, qui démolissait les défenses immunitaires des civilisations et vous condamnait la bouche en cœur aux nuits blanches et à la dépression nerveuse ? Quel serait le prochain Giordano Bruno, le prochain Julien Offray de La Mettrie, le prochain Arthur Schopenhauer ? Dans quelle plaie secrète de la condition humaine enfoncerait-il le couteau fin et vicieux de son intelligence, ce misanthrope à venir ; sur quelle blessure aveugle déverserait-il le sel âcre de son ironie et de son dédain ?

Cela viendrait-il de ces biochimistes qui réduisaient les mariages et les divorces à quelque commerce de phéromones ? de ces généticiens qui ravalait l'incroyable phénomène de la vie à un quarté de lettres griffonnées sur des hélices interminables ? de ces cognitivistes qui

affirmaient que le cerveau n'était rien de mieux qu'un microprocesseur un peu plus puissant que la moyenne ? Les candidats proclamés étaient nombreux ; mais jamais je n'avais trouvé chez eux, qu'ils fussent des cybernéticiens patentés ou d'éminents neurologues, le grand briseur de moral que je cherchais alors.

Eh bien croyez-moi ou non, c'est par ici que je l'ai rencontré, le digne héritier de ces rabat-joie universels. Ne me demandez pas son nom. J'ai la mémoire des visages ; mais j'ai toujours eu le plus grand mal à me souvenir d'un patronyme. Aussi bien, je ne suis pas certain qu'il se soit présenté à moi, ce drôle de zigüe. En revanche, à un détail près, je n'ai rien oublié de ce qu'il m'a dit ce jour-là, sur la petite route qui relie Monnetier-Mornex à la Croisette — je cheminai en effet sur le mont Salève, au-dessus de la grande vire de la Corrairie, vous savez... là où la nature a superposé comme ça des longs rubans de végétation et des grandes barres de roches à nu. Je marchais à mon allure ; il est arrivé à ma hauteur sans même que j'aie senti sa présence derrière moi. Je me souviens qu'il m'a salué très courtoisement. Après quelques minutes, nous bavardions comme de vieux amis. Je ne sais plus comment nous en sommes arrivés, après nous être émerveillés devant l'existence de ces massifs montagneux qui nous barraient les quatre horizons, à parler d'un sujet aussi entortillé que la théorie de l'évolution. Mais voici ce qu'il m'a confié à ce pro-

pos, d'une voix chantante et flûtée qui m'a rappelé d'abord mes lointaines années d'internat dans les Alpes de Haute-Provence.

« L'homme peut bien descendre du macaque, de la punaise, d'un bouillon de staphylocoques ou de n'importe quel autre animal dégénéré ; il peut bien descendre de la fougère arborescente, de l'amanite tue-mouche, de la pierre ponce si vous voulez, c'est égal ! L'homme a fini par devenir homme, voilà tout ! À quoi bon emprunter une nouvelle fois le chemin, plus étroit et sinueux encore que le sentier des Étournelles, plus escarpé que celui des Étiollets, qu'il a dû parcourir pour en arriver là ? Ce qui est fait n'est plus à faire. Du reste, à trop se préoccuper de savoir d'où l'on vient, on en oublie souvent de regarder où l'on va. Les formes passées de la vie, on devrait s'en fiche à peu près comme de l'an quarante ! Mais les autres, celles qui sont encore à venir, ah ! Ça ne vous a jamais tourmenté, vous, de savoir quelle serait la prochaine étape ? quel serait le prochain costume, le prochain masque que la vie voudra bien enfile, après qu'elle se sera négligemment débarrassé de l'ancien... je veux dire du nôtre ? Ou pensez-vous sérieusement que l'évolution des genres et des espèces s'est arrêtée avec l'apparition d'*Homo sapiens sapiens* ? Mais attendez. Connaissez-vous la théorie de la recapitulation ? On la doit à Ernst Haeckel, un contemporain allemand de Darwin. Haeckel a montré

que l'embryogenèse — vous savez, le développement de l'embryon — reproduisait très exactement la phylogénèse, c'est-à-dire l'histoire évolutive de l'espèce ; en d'autres termes, que chaque étape du développement fœtal d'un individu représentait une des formes successives ayant marqué le développement morphologique de son groupe. Saviez-vous par exemple qu'à l'âge de cinq semaines, comme ses lointains aïeux, l'embryon humain possédait encore des branchies ? »

Un large sourire se dessinait sur le visage émacié de mon interlocuteur, et je remarquai alors qu'il avait le teint pâle, mais pâle... d'un blanc presque cireux. Mais il continuait :

« Cher ami, ce que Haeckel a fait dans une direction, nous pouvons le faire aujourd'hui dans la direction opposée. Mais quoi ! Si nous pouvons lire la genèse de l'espèce dans le développement de l'individu, ne pourrions-nous pas y lire aussi, mais à un autre endroit, le programme annoncé de ses mutations futures ? Eh bien ! je dis que par une sorte d'effet miroir, la corruption du cadavre doit nous dévoiler trait pour trait, quant à l'avenir de l'espèce, ce que la formation de l'embryon nous dévoile quant à son passé. Vous seriez étonné de constater comme le corps putréfié d'un poisson, avec ses nageoires complètement atrophiées, préfigure déjà la classe supérieure des amphibiens, celui d'un amphibien la classe des reptiles, et celui d'un reptile celle des

premiers mammifères. En vérité, d'un point de vue morphologique, la corruption d'un corps va toujours dans le sens d'une complexification. En d'autres termes, pardonnez-moi si je tourne en rond, les différentes métamorphoses *post-mortem* de la dépouille individuelle doivent nous annoncer le futur, mieux : le destin ! de l'espèce en tant que telle. Et cela vaut pour l'être humain comme pour la taupe ou le mégalodon ! Vous rendez-vous compte ? Quand je pense que certains cherchent encore ce qui nous est arrivé à l'aube de l'ère Paléozoïque dans le secret des utérus, alors qu'il leur suffirait de forcer le couvercle d'un cercueil pour entrevoir le sort grotesque que la nature est sur le point de nous réserver. »

Il pérerait maintenant :

« Quand nos congénères parlent du triomphe de la civilisation, de l'hygiène et des sciences ; quand ils louent l'homme parfait, l'homme accompli, l'homme prophylactique, celui que la médecine et les biotechnologies de demain vont achever de bâtir, nous devons, nous autres philosophes, envisager les choses avec une pensée avant-coureuse. Ce que nous verrons à la même place ? Mais des monstruosités, mon cher ! des monstruosités putrescentes, qui ressembleront à des suppliciés écorchés vifs, à ces pharaons qui sèchent dans des sarcophages, que dis-je... à des charognes qui sentiront bon les filovirus, les réacteurs nucléaires et les armes bactériologiques ; des êtres anomaux qui ressemblent

ront à des macchabées, mais des macchabées vivants, bien vivants je vous dis ! et qui nous succéderont directement sur les branches du grand arbre de l'évolution. »

Et il disait tout ça en riant, cet oiseau de mauvais augure, accompagnant chacune de ses phrases d'un grand éclat joyeux qui allait rebondir au loin, sur les monts du Jura qui se découpaient à notre droite. Il m'avait donné le nom de ce botaniste genevois qui l'avait tiré de son sommeil dogmatique, et invité à imaginer cette théorie abracadabrante, une théorie qui devait révolutionner prochainement les arts et les sciences, quand elle serait tout à fait au point — mais je vous ai déjà dit je crois que je n'ai pas la mémoire des noms. Il riait d'un rire narquois, d'un rire irréfragable, comme Copernic ou Freud avaient ri peut-être, en regardant les hommes s'étrangler avec ces friandises immangeables qu'ils leur avaient fourrées de force au fond du bec. Diable, c'était à vous glacer les sangs !

Quand nous arrivâmes au lieu-dit « La Bouillette », mon compagnon de route prit congé de moi en me serrant mollement la main, avant de bifurquer à gauche, pour s'enfoncer rapidement sur un minuscule chemin boisé. Et en le regardant s'éloigner de sa démarche flottante, presque spectrale, en voyant disparaître sa silhouette dégingandée et squelettique, j'en vins à me demander s'il n'était pas le premier représentant de cette race de cadavres dont il annonçait l'avènement prochain.

C'était il y a un moment déjà. Mais je dois vous avouer que depuis ce jour, malgré les dénis de mon entendement, je ne peux pas m'empêcher d'attendre avec angoisse — mais également, comment dirais-je... avec une nervosité mêlée d'impatience — cette suite invisible et inéluctable de causes et d'effets qui consacrera l'apparition de cette race épouvantable qui prendra notre relève ; cette prochaine métamorphose de la vie dont nous pouvons d'ores et déjà nous faire une idée effrayante, et contre-intuitive ô combien, chaque fois que nous imaginons nos pauvres défunts pourrissant dans leurs tombeaux.

Août-Septembre 2011